

Langues autochtones au Canada : nouvelles tendances et perspectives sur l'acquisition d'une langue seconde

par Mary Jane Norris

Le Canada bénéficie d'une riche diversité de peuples, de cultures et de langues. Outre le français et l'anglais, les deux langues officielles du pays, et les multiples langues parlées par les immigrants, il existe de nombreuses langues autochtones au Canada. Le Canada compte en effet quelque 50 langues individuelles appartenant aux 11 familles linguistiques autochtones. Ces langues reflètent autant d'histoires, de cultures et d'identités distinctes liées à la famille, à la collectivité, à la terre et à la connaissance traditionnelle. Pour les Premières nations, les Inuit et les Métis, ces langues sont au cœur même de leur identité.

Les Autochtones, cependant, sont confrontés au fait que beaucoup de leurs langues se perdent, ce qui peut avoir de profondes répercussions. Au cours des 100 dernières années ou plus, au moins 10 langues jadis florissantes sont disparues. Toutefois, ces tendances à la baisse de la transmission intergénérationnelle des langues sont en partie compensées

par l'enseignement des langues autochtones comme langues secondes.

Seulement un Autochtone sur quatre parle une langue autochtone

À l'heure actuelle, seule une minorité de la population autochtone au Canada est capable de parler ou de comprendre une langue autochtone. Selon les données du Recensement de 2001, des 976 300 personnes qui se sont déclarées autochtones, 235 000, soit 24 %, ont indiqué qu'elles pouvaient entretenir une conversation dans une langue autochtone¹.

Il s'agit d'une baisse marquée par rapport 29 % en 1996². Cela semble confirmer la plupart des recherches selon lesquelles une érosion importante de l'utilisation des langues autochtones s'est produite au cours des dernières décennies. Un autre indicateur certain de cette érosion est le pourcentage à la baisse de la population autochtone dont la langue maternelle est autochtone.

En 2001, seulement 21 % des Autochtones au Canada avaient une langue maternelle autochtone, contre 26 % en 1996.

Toutefois, la baisse de population de langue maternelle a été en partie compensée par le fait que de nombreux Autochtones ont appris une langue autochtone comme langue seconde. En 2001, il y avait plus de personnes pouvant parler une langue autochtone que d'Autochtones ayant une langue maternelle autochtone (239 600 contre 203 300), ce qui indique que certains locuteurs ont dû apprendre leur langue autochtone comme langue seconde. Il semble que ce soit particulièrement le cas pour les jeunes.

L'apprentissage d'une langue autochtone comme langue seconde ne peut prétendre se substituer à l'apprentissage d'une langue maternelle autochtone³. Néanmoins, le nombre croissant de locuteurs de langue seconde s'inscrit dans un processus de redynamisation de la langue et peut aider à prévenir ou, du moins, à ralentir l'érosion rapide

Un élément crucial influant sur la viabilité à long terme d'une langue est tout simplement le nombre de personnes qui la parlent à la maison. La langue parlée le plus souvent à la maison est plus susceptible de devenir la langue maternelle de la génération suivante, sinon, la transmission d'une génération à l'autre sera probablement interrompue. En effet, comme le concluait le Rapport de la Commission royale sur les peuples autochtones en 1996, la viabilité ou la continuité d'une langue dépend de son utilisation quotidienne, idéalement comme principale langue parlée à la maison.

Les baisses à long terme de la continuité des langues se traduisent par une proportion de moins en moins grande d'enfants acquérant une langue maternelle autochtone et des populations de langue maternelle de plus en plus âgées. L'érosion de l'utilisation de la langue parlée à la maison a fait reculer la proportion d'enfants (de 0 à 19 ans) de la population de langue maternelle autochtone de 41 % en 1986 à seulement 32 % en 2001, alors que le pourcentage d'adultes âgés de 55 ans et plus passait de 12 % à 17 %.

Ces tendances indiquent que de nombreuses langues autochtones – même parmi les plus importantes – seront confrontées à des défis en matière de continuité pendant la prochaine génération. En 2001, seulement 13 % des Autochtones ont déclaré qu'ils parlaient le plus souvent une langue autochtone à la maison; en outre, 5 % des Autochtones ont répondu en utiliser une régulièrement. Cette proportion est inférieure aux taux des personnes capables de converser dans une langue autochtone et des locuteurs de langue maternelle (24 % et 21 %, respectivement). Par exemple, bien que l'oïjibway soit la troisième population de langue maternelle en importance au Canada, son utilisation comme langue parlée à la maison régresse.

Les possibilités de transmettre une langue comme langue maternelle peuvent être évaluées en utilisant un indice de continuité, qui mesure le nombre de personnes qui parlent la langue à la maison pour chaque 100 personnes qui la parlent comme leur langue maternelle. De 1981 à 2001, l'indice de continuité est passé d'environ 76 à 61. Tant les hommes que les femmes de presque tous les groupes d'âge ont enregistré une baisse de continuité de la langue, la langue autochtone parlée à la maison étant remplacée par une langue non autochtone. La tendance était la plus prononcée chez les femmes, particulièrement celles en âge de procréer et de travailler.

Toutefois, le Recensement de 2001 a commencé à recueillir de l'information sur les langues parlées « régulièrement » à la maison (par opposition à « le plus souvent »). En 2001, alors que le nombre de personnes parlant une langue autochtone le plus souvent à la maison s'élevait à 129 300, un peu plus de 50 000 personnes supplémentaires le faisaient « régulièrement ». Cette information peut être particulièrement utile pour les langues menacées, qui ont tendance à être parlées « régulièrement » à la maison, mais pas « le plus souvent ». Par exemple, seulement 10 % des personnes qui ont déclaré le haïda comme langue parlée à la maison le parlaient le « plus souvent », alors que 90 % l'utilisaient « régulièrement ». Par contre, la majorité des langues viables, comme l'inuktitut (82 %), le cri (69 %) et l'oïjibway (56 %), ont tendance à être parlées à la maison « plus souvent » que « régulièrement »¹.

1. Norris, M.J. et L. Jantzen. 2003. « Les langues autochtones en milieu urbain au Canada : caractéristiques, considérations et conséquences », *Des gens d'ici : Les Autochtones en milieu urbain*, sous la direction de David Newhouse et Evelyn Peters, Bureau du Conseil privé, Ottawa.

et la disparition possible de langues menacées. L'acquisition d'une langue autochtone comme langue seconde peut en effet être la seule option qui s'offre à de nombreuses collectivités autochtones si la transmission parent-enfant n'est plus viable.

De plus, en apprenant à parler la langue de leurs parents ou de leurs grands-parents, les jeunes Autochtones pourront communiquer avec les membres âgés de leur famille dans leur langue traditionnelle. On estime également que le processus d'apprentissage d'une langue seconde peut contribuer comme tel à accroître l'estime de soi et le bien-être de la

collectivité et favoriser la continuité culturelle⁴.

Locuteurs de langue seconde autochtone

Selon le Recensement de 2001, 20 % de la population totale qui pouvait parler une langue autochtone — plus de 47 100 personnes — l'avait apprise comme langue seconde. Il semble d'ailleurs que l'apprentissage d'une langue seconde soit à la hausse. L'indice d'acquisition d'une langue seconde indique que pour chaque 100 personnes de langue maternelle autochtone, le nombre de personnes capables de parler une

langue autochtone est passé de 117 à environ 120 locuteurs de 1996 à 2001 (tableau 1). Il semble que le nombre croissant de locuteurs de langue seconde puisse compenser de plus en plus la baisse des populations de langue maternelle (graphique 1).

Fait peut-être encore plus important pour leur vitalité à long terme, les locuteurs de langue seconde ont tendance à être beaucoup plus jeunes que les personnes qui ont appris une langue autochtone comme langue maternelle. En 2001, par exemple, environ 45 % des locuteurs de langue seconde avaient moins de 25 ans, comparativement à 38 %

	Population totale en 2001...			% de tous les locuteurs dont c'est la langue seconde				
	qui parle une langue autochtone	qui parle une langue autochtone comme langue seconde	Indice d'acquisition d'une langue seconde ¹	Tous les âges	Moins de 25 ans	25 à 44 ans	45 à 64 ans	65 ans et plus
Total des langues autochtones	239 620	47 155	120	20	23	20	16	12
Langues algonquines								
Cri	97 230	20 160	121	21	25	20	16	14
Ojibway	30 505	7 960	130	26	40	27	18	11
Montagnais-naskapi	10 470	605	106	6	5	6	6	3
Micmac	8 955	1 740	117	19	26	19	10	9
Oji-cri	10 475	680	106	6	9	5	2	2
Attikamekw	4 955	210	105	4	6	3	1	0
Pied-noir	4 495	1 600	149	36	74	38	17	8
Algonquin	2 425	585	130	24	31	22	18	10
Malécite	1 095	415	133	38	46	53	25	13
Langues algonquines n.i.a. (y compris michif)	995	415	154	42	70	48	35	22
Inuktitut	32 775	3 445	110	11	11	10	11	9
Langues athapascanes								
Déné	10 585	985	110	9	11	8	7	4
Esclave du Sud	2 205	695	151	32	54	31	19	10
Flanc-de-chien	2 285	355	119	16	23	9	11	6
Porteur	2 055	750	142	36	68	49	21	13
Chipewyan	940	270	144	29	64	29	19	17
Langues athapascanes n.i.a.	1 690	615	140	36	58	41	25	13
Chilcotin	1 145	220	113	19	42	16	7	0
Kutchin-Gwich'in (loucheux)	500	180	137	36	73	53	24	21
Esclave du Nord (peau-de-lièvre)	1 030	165	119	16	27	17	6	8
Langues sioux/dakota	4 955	815	115	16	20	16	14	8
Langues salishennes								
Langues salishennes n.i.a.	3 020	1 565	157	52	83	65	30	22
Shuswap	1 255	590	154	47	71	59	24	23
Thompson (ntlakapamux)	720	315	152	44	85	61	30	16
Langues tsimshennes								
Gitksan	1 320	370	132	28	77	33	14	10
Nishga	915	430	153	47	86	70	35	4
Tsimshian	505	160	117	32	0	46	38	20
Langues wakashanes								
Langues wakashanes n.i.a.	1 270	450	130	35	80	48	26	13
Nootka	505	160	109	32	79	64	13	13
Langues iroquoises								
Mohawk	755	405	178	54	80	48	38	18
Langues iroquoises n.i.a.	250	105	102	42	50	40	40	25
Haïda	270	145	164	54	78	71	38	29
Kutenai	220	90	129	41	67	55	7	29
Tlingit	230	130	219	57	83	77	42	11
Langues autochtones n.i.a.	1 400	740	159	53	61	61	51	31

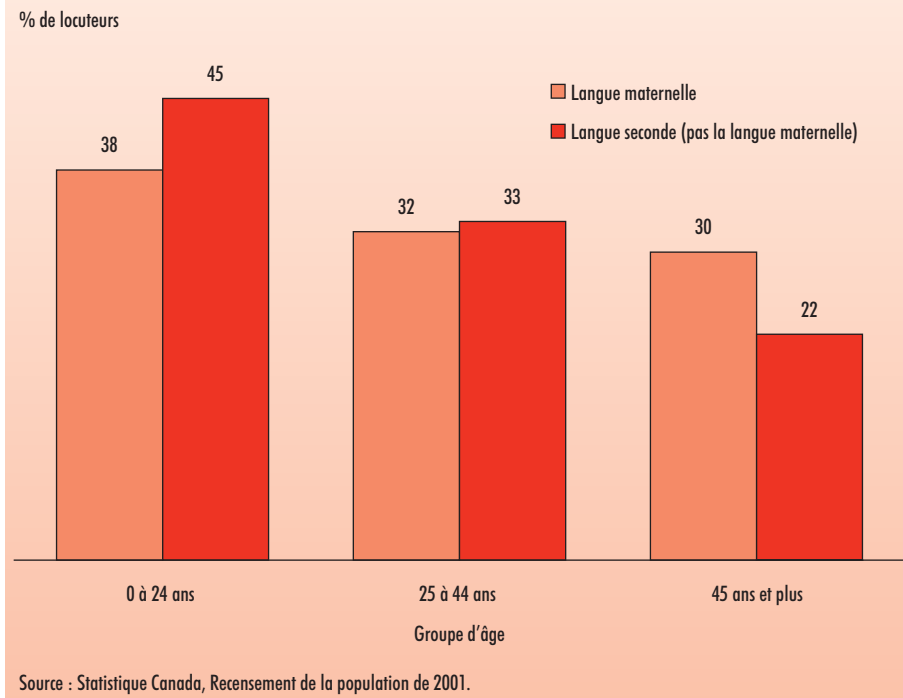
1. Voir « Ce qu'il faut savoir au sujet de la présente étude » pour obtenir les concepts et définitions.

n.i.a. : Non incluses ailleurs.

Notes : En ce qui concerne le total des langues autochtones, l'indice d'acquisition d'une langue seconde est basé sur le nombre total de réponses, puisque certains répondants parlent plus d'une langue autochtone. En raison du dénombrement incomplet des réserves, il faut être prudent dans l'utilisation des données relatives aux langues iroquoises.

Source : Statistique Canada, recensements de la population de 1996 et 2001.

Graphique 1 Les personnes qui apprennent une langue autochtone comme langue seconde sont beaucoup plus jeunes que celles dont c'est la langue maternelle



des locuteurs de langue maternelle (graphique 1).

Les apprenants de langue seconde influent sur les langues autochtones menacées

Au cours de la période de 20 ans allant de 1981 à 2001, la plupart des langues autochtones, qu'elles soient considérées comme viables ou menacées, ont connu une baisse à long terme de leur continuité (voir « Ce qu'il faut savoir au sujet de la présente étude » pour obtenir les définitions). Chose non surprenante, les langues menacées sont celles qui ont été le plus touchées. Ainsi, les langues menacées parlées en Colombie-Britannique, telles que le haïda et le tlingit, ont enregistré des niveaux de continuité presque nuls en 2001; de fait, chacune de ces langues compte moins de 200 locuteurs de langue maternelle. Par ailleurs, alors que les langues les plus viables, telles que l'inuktitut, conservaient

leur viabilité linguistique, plusieurs langues viables importantes, telles que le cri et l'oïjibway, subissaient une baisse à long terme constante de continuité au cours des deux décennies.

Selon l'état d'une langue donnée, c'est-à-dire selon qu'elle soit viable ou menacée, diverses tendances de croissance ont été observées entre 1996 et 2001. En particulier, les jeunes générations de locuteurs de langue autochtone sont de plus en plus susceptibles d'acquérir leur langue, particulièrement si elle est menacée, comme langue seconde plutôt que comme langue maternelle. Par exemple, la famille linguistique tlingite compte l'une des populations de langue maternelle les plus âgées, mais l'indice d'acquisition d'une langue seconde et l'âge moyen des locuteurs indiquent que deux personnes (habituellement jeunes) parlent la langue pour chaque personne de langue maternelle. Ces

indicateurs donnent à penser que les jeunes générations sont plus susceptibles d'apprendre le tlingit comme langue seconde.

En général, parmi les langues les plus menacées, on assiste à une baisse généralisée de la capacité à parler la langue, parce que les gains de locuteurs de langue seconde ne suffisent pas à compenser les pertes de locuteurs de langue maternelle. Toutefois, pour certaines langues autochtones menacées, il semble que la population locutrice puisse augmenter en raison d'un effort concerté d'apprentissage de ces langues comme langues secondes.

Tel semble être le cas des langues salishennes peu répandues, qui ont enregistré une diminution de 5 % de la population de langue maternelle de 1996 à 2001, tout en affichant simultanément une impressionnante progression de 17 % du nombre total de locuteurs. Par ailleurs, l'âge moyen de tous les locuteurs salishens, 42 ans, était de beaucoup inférieur à celui de la population de langue maternelle, 50 ans (tableau 2).

Cette tendance s'applique également à diverses langues viables dont les locuteurs de langue seconde semblent accroître le nombre total de locuteurs. Les langues qui ont enregistré une tendance à la hausse de 1996 à 2001 comprennent l'attikamekw, avec une croissance de 21 % de la population capable de parler la langue, comparativement à 19 % de sa population de langue maternelle. De même, le nombre de personnes capables de parler le déné a augmenté de 11 %, tandis que sa population de langue maternelle n'a progressé que de 7 %. Les autres langues ayant enregistré des gains dans la capacité de parler la langue par rapport aux gains comme langue maternelle comprennent le micmac, le dakota/sioux, le montagnais-naskapi et l'inuktitut.

En fait, parmi certaines des langues les plus menacées, les locuteurs de langue seconde représentent plus de la moitié de la population locutrice. En 2001, par exemple,

Tableau 2 Pour certaines langues autochtones, les locuteurs de langue seconde parviennent à combler le déclin de locuteurs dont c'est la langue maternelle

	Langue maternelle	Indice de continuité ¹	Indice d'habileté ¹	% de changement entre 1996 et 2001, pour les langues parlées par plus de 2 000 locuteurs		État de la langue ¹ en 1996 et 2001
				Langue maternelle	Habilité	
Total des langues autochtones	203 300	64	120	-3,3	-0,6	
Langues algonquines	142 090	62	120			principalement viable
Cri	80 075	62	121	-6,2	-3,1	viable — grande
Ojibway	23 520	45	130	-10,1	-6,0	viable — grande
Montagnais-naskapi	9 890	91	106	8,0	10,2	viable — petite
Micmac	7 650	65	117	2,3	8,2	viable — petite
Oji-cri	9 875	73	106	4,1	2,4	viable — petite
Attikamekw	4 725	95	105	18,6	21,1	viable — petite
Pied-noir	3 025	56	149	-27,1	-20,2	viable — petite / incertaine
Algonquin	1 860	30	130	-12,6	-8,4	viable — petite / incertaine
Malécite	825	33	133			viable — petite / incertaine
Langues algonquines n.i.a. (y compris michif)	645	19	154			incertaine / menacée
Inuktitut	29 695	82	110	7,5	8,7	viable — grande
Langues athapascanes	18 530	63	121			principalement viable
Déné	9 595	81	110	6,8	10,8	viable — petite
Esclave du Sud	1 460	39	151			viable — petite / incertaine
Flanc-de-chien	1 925	70	119	-7,7	-6,8	viable — petite
Porteur	1 445	34	142	-34,8	-29,3	viable — petite / incertaine
Chipewyan	655	27	144			viable — petite / incertaine
Langues athapascanes n.i.a.	1 210	22	140			incertaine
Chilcotin	1 010	53	113			viable — petite
Kutchin-Gwich'in (loucheux)	365	15	137			menacée
Esclave du Nord (peau-de-lièvre)	865	55	119			menacée
Langues sioux/dakota	4 310	66	115	0,2	3,5	viable — petite
Langues salishennes	3 210	20	156			menacée
Langues salishennes n.i.a.	1 920	21	157	-5,2	17,1	menacée
Shuswap	815	19	154			menacée
Thompson (ntlakapamux)	475	18	151			menacée
Langues tsimshennes	2 030	26	135			principalement menacée
Gitksan	1 000	31	132			viable — petite / incertaine
Nishga	600	23	153			menacée
Tsimshian	430	21	117			menacée
Langues wakashanes	1 445	14	123			menacée
Langues wakashanes n.i.a.	980	18	130			menacée
Nootka	465	6	109			menacée
Langues iroquoises	670	8	150			incertaine
Mohawk	425	8	178			incertaine
Langues iroquoises n.i.a.	245	8	102			incertaine
Haïda	165	6	164			menacée
Kutenai	170	29	129			menacée
Tlingit	105	5	219			menacée
Langues autochtones n.i.a.	880	24	159			menacée

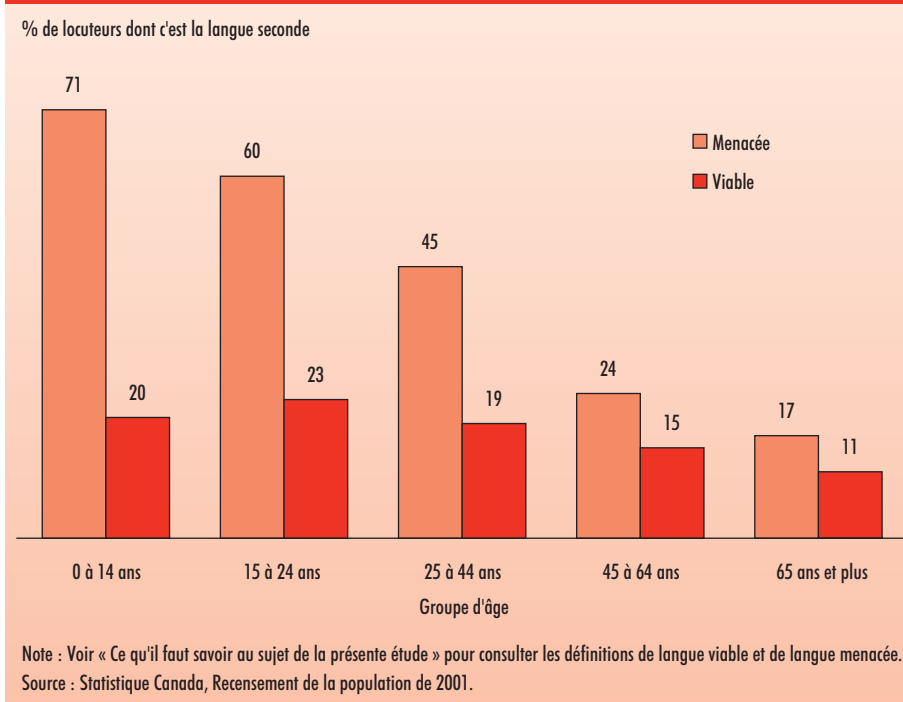
1. Voir « Ce qu'il faut savoir au sujet de la présente étude » pour obtenir les concepts et définitions.

n.i.a. Non incluses ailleurs.

Notes : Les indices sont basés sur la combinaison des réponses uniques et multiples concernant la langue maternelle et la langue seconde. En raison du dénombrement incomplet des réserves, les données relatives aux langues iroquoises doivent être interprétées avec une grande prudence. Des changements survenus dans les procédures de codage entre 1996 et 2001 signifient que les chiffres relatifs aux langues des Esclaves du Nord et des Esclaves du Sud (langues athapascanes) ne sont pas comparables d'un recensement à l'autre. Les variations en pourcentage sont calculées à partir de données ajustées pour tenir compte des différences de dénombrement et de structures de réponses en 1996 et en 2001, cela touche particulièrement le cri, l'ojibway et l'oji-cri.

Source : Statistique Canada, recensements de 1996 et 2001, produit n° 9660030XIF20001007, et M.J. Norris, « Langues autochtones au Canada », Tendances sociales canadiennes, produit n° 11-008-F, n° 51 au catalogue, hiver 1998.

Graphique 2 Dans les groupes d'âge plus jeunes, la majorité des locuteurs d'une langue autochtone menacée l'ont apprise comme langue seconde



57 % de ceux qui parlaient le tlingit, tout comme 54 % de ceux qui s'exprimaient en haïda et 52 % de ceux qui employaient une des langues salishennes peu répandues, étaient des apprenants de langue seconde. De même, parmi pratiquement toutes les langues menacées, ainsi que pour de nombreuses langues considérées comme « pas très viables, en voie d'être menacées » ou « incertaines », au moins un tiers de tous les locuteurs sont des locuteurs de langue seconde. Ces langues comprennent les langues salishennes peu répandues, le malécite, le pied-noir, le carrier, le tsimshian, le kutenai, le nishga et le shuswap.

Il semble également que, dans le cas des langues menacées, les jeunes représentent une proportion importante des locuteurs de langue seconde autochtone. En 2001, par exemple, 71 % des jeunes de moins

de 15 ans pouvant parler une langue menacée l'avaient apprise comme langue seconde (graphique 2).

Par contre, la prévalence des locuteurs de langue seconde diminue avec l'âge chez les locuteurs de langues viables et menacées, une tendance qui n'est guère surprenante, puisque les générations plus âgées d'Autochtones sont plus susceptibles d'avoir une langue autochtone maternelle. Chez les locuteurs âgés de 65 ans et plus, la proportion des locuteurs de langue seconde tombe à seulement 17 % de ceux qui parlent une langue menacée et à 11 % de ceux qui emploient une langue viable.

Toutefois, pour certaines des langues les plus menacées, les proportions élevées de locuteurs de langue seconde ne signifient pas toujours la présence de jeunes locuteurs. En fait, les populations de locuteurs de langue seconde

vieillissent tout comme les populations de langue maternelle. Par exemple, en 2001, pratiquement aucune des 500 personnes pouvant parler le tsimshian avaient moins de 25 ans, bien que 32 % d'entre elles étaient des locuteurs de langue seconde.

Que ce soit dans les réserves ou en dehors de celles-ci, les apprenants en langue seconde sont plus nombreux

Fait intéressant, il semble également que les jeunes générations vivant hors réserve, et particulièrement celles habitant dans les régions urbaines, sont de plus en plus susceptibles d'apprendre une langue autochtone comme langue seconde plutôt que comme langue maternelle. Parmi les indiens inscrits vivant hors réserve, 165 enfants de 10 à 14 ans parlent une langue autochtone pour chaque 100 enfants ayant une langue maternelle autochtone⁵, ce qui indique qu'un nombre important d'enfants apprennent leur langue traditionnelle comme langue seconde.

Évidemment, la question est encore plus pertinente dans les collectivités autochtones (c.-à-d. les réserves ainsi que les collectivités et établissements inuits). En 1996, environ les deux tiers des collectivités comparables ont déclaré que la majorité des locuteurs autochtones avaient appris la langue comme langue maternelle; en 2001, la proportion s'élevait à moins de la moitié. Par contre, le nombre de collectivités où de nombreux locuteurs l'avaient acquise comme langue seconde a doublé, passant de 8,5 % à 17 %. En tout, environ 33 % des collectivités recensées en 2001 peuvent être considérées comme en transition d'une population de langue maternelle à une population de langue seconde⁶.

Naturellement, les familles exercent une influence sur la transmission d'une langue autochtone des parents à l'enfant, que ce soit à titre de langue maternelle ou de langue seconde. La vaste majorité des

La présente étude est fondée principalement sur les données des recensements de la population de 1996 et de 2001. La population de l'étude comprend les personnes qui se sont déclarées autochtones lors des recensements. Une certaine prudence s'impose pour la comparaison des populations autochtones entre les recensements, en raison de la mobilité ethnique et de la fluidité de l'autodéclaration chez la population autochtone. De plus, les comparaisons intercensitaires des données sur les langues autochtones peuvent être faussées par des différences en matière de couverture, de dénombrement partiel, de déclaration, de contenu et de questions, facteurs qui ont été pris en compte dans la mesure du possible.

Locuteur de langue autochtone : capacité de parler une langue autochtone et de converser dans celle-ci. Les répondants devaient indiquer uniquement les langues dans lesquelles ils pouvaient converser sur divers sujets pendant un certain temps; pour sa part, la capacité est fondée sur la propre évaluation du répondant. Comme divers degrés de capacité linguistique peuvent être représentés dans les données, il faut faire preuve de prudence lorsqu'on examine les conséquences de l'acquisition d'une langue seconde à des fins de transmission et de continuité.

Locuteur de langue maternelle : la langue maternelle désigne la première langue apprise à la maison dans l'enfance et encore comprise par le recensé. Les locuteurs de langue maternelle s'entendent des personnes de langue maternelle autochtone qui déclarent pouvoir parler une langue autochtone. Seul un faible pourcentage de répondants de langue maternelle autochtone (5 % ou 11 000 en 2001) n'ont pas indiqué qu'ils pouvaient parler une langue autochtone. Bien que la population de langue maternelle autochtone et les locuteurs de langue maternelle ne soient pas des concepts strictement équivalents, les deux termes sont interchangeables dans le présent article.

Locuteurs de langue seconde : aux fins de la présente étude, ces locuteurs désignent les personnes qui déclarent pouvoir parler une langue autochtone, mais qui n'ont pas une langue maternelle autochtone.

Langue parlée à la maison : dans la présente étude, la langue parlée à la maison désigne la langue parlée le plus souvent à la maison par la personne. Pour le Recensement de 2001, une nouvelle section sur les langues parlées régulièrement à la maison a été ajoutée. (En raison de la modification de la question, la mesure « parlée le plus souvent » de 2001 peut ne pas être directement comparable avec les recensements antérieurs.)

Indice d'acquisition d'une langue seconde (d'habileté) : compare le nombre de personnes qui disent pouvoir parler la langue au nombre de personnes dont c'est la langue maternelle autochtone.

Si, pour chaque 100 personnes d'une langue autochtone donnée, plus de 100 personnes de l'ensemble de la population peuvent parler la langue, de toute évidence certaines de ces personnes l'ont apprise comme langue seconde.

Note : Comme estimation indirecte de l'acquisition d'une langue seconde, l'indice d'acquisition d'une langue seconde et la croissance intercensitaire estimée du nombre de locuteurs de langue seconde supposent que toutes les personnes de langue maternelle autochtone ont également indiqué une capacité de parler une langue autochtone. Par conséquent, ils ne servent que d'indicateurs et non de mesures précises.

Indice de continuité : sert à mesurer le nombre de personnes qui parlent la langue à la maison pour chaque 100 personnes qui la parlent comme langue maternelle.

Viabilité des langues autochtones

Les langues autochtones varient considérablement sur le plan de leur état, de leurs tendances et de leurs perspectives, ce qui permet de les classer en conséquence. Sur la base d'une classification établie par Kinkade¹, elles peuvent être réparties en cinq groupes comme suit : disparues; en voie de disparition, menacées, viables avec une faible population et viables avec une grande population.

En voie de disparition : ces langues peuvent être impossibles à sauvegarder. Comme elles ne sont parlées que par une poignée de personnes âgées, le temps qui reste peut permettre uniquement de les enregistrer et de les archiver.

Menacées : ces langues sont parlées par suffisamment de personnes pour que leur survie demeure une possibilité, à la condition toutefois que la collectivité manifeste un intérêt suffisant et que des programmes d'enseignement concertés soient mis en œuvre. Elles sont caractérisées par de faibles populations de locuteurs plus âgés et de faibles taux de transmission. Une foule de langues peu répandues, parlées souvent par bien moins que 1 000 personnes, ont de très faibles chances de transmission courante d'une génération à l'autre. C'est particulièrement le cas en Colombie-Britannique, où de nombreuses langues ont de très faibles chances de continuité et sont menacées (p. ex., le nishga et le haïda) ou en voie de disparition.

Viables mais peu répandues : ces langues sont en général parlées par plus de 1 000 personnes dans des collectivités isolées, mais bien organisées et hautement sensibilisées à la culture traditionnelle. Dans ces collectivités, la langue est considérée comme l'un des signes importants de l'identité personnelle. Elles peuvent être considérées comme viables si leur continuité est élevée et si elles comptent un nombre relativement important de jeunes locuteurs, comme dans le cas de l'attikamekw et du déné.

Viables avec une grande population : ces langues sont celles qui sont parlées par une population suffisamment importante pour que leur survie à long terme soit probablement assurée. Le cri, l'inuktitut et l'ojibway sont les seules langues viables parlées par une grande population. Que leur base de population soit petite ou grande, les langues viables ont tendance à avoir des locuteurs relativement jeunes, comparativement aux langues menacées. Les données du

recensement sont disponibles pour les langues viables et menacées, mais pas séparément pour les langues en voie de disparition, en raison du faible nombre de locuteurs.

1. Kinkade, M.D. 1991. « The Decline of Native Languages in Canada », *Endangered Languages*, sous la direction de Robert H. Robins et Eugenius M. Uhlenbeck. Publié avec l'autorisation du Comité international permanent des linguistes (CIPL). Canada : Berg Publishers Limited.

enfants autochtones de 5 à 14 ans (plus de 90 %) peuvent converser dans la langue de leurs parents ou de leurs grands-parents, apprise dans beaucoup de cas comme langue seconde. Les enfants les plus susceptibles d'apprendre une langue autochtone comme langue seconde proviennent de familles linguistiquement mixtes, vivent dans des régions urbaines ou parlent une langue menacée⁷. Par exemple, alors que 70 % des enfants de filiation linguistique salishenne pouvaient parler la langue de leurs parents, seulement 10 % l'avaient acquise comme langue maternelle⁸.

Pour la plupart des parents, l'apprentissage de la langue autochtone est important

Les tendances récentes observées en matière d'acquisition des langues autochtones comme langues secondes indiquent une reconnaissance accrue de l'importance de parler une langue autochtone. Selon l'Enquête sur les peuples autochtones de 2001, les parents de 60 % des enfants autochtones vivant hors réserve considéraient qu'il était très important ou assez important que leurs enfants parlent et comprennent une langue autochtone.

Les parents ne sont pas les seuls à penser que l'apprentissage d'une langue autochtone est important. Autant les adultes autochtones que les jeunes, dont ceux vivant hors réserve, partagent la même opinion. Par exemple, parmi la population

hors réserve en Saskatchewan, 65 % des adultes autochtones et 63 % des jeunes Autochtones de 15 à 24 ans étaient d'avis que l'apprentissage, le réapprentissage ou le maintien de leur langue étaient « assez important » ou « très important ». De même, au Yukon, l'apprentissage de la langue autochtone était considéré important par des proportions encore plus élevées d'adultes et de jeunes (78 % et 76 %, respectivement)⁹.

L'attitude des jeunes est d'une importance capitale pour l'avenir des langues, particulièrement en tant que parents de la prochaine génération. De plus, contrairement aux générations précédentes, les jeunes Autochtones d'aujourd'hui doivent contrer l'influence dominante de l'anglais et du français dans les médias de masse et la culture populaire et dans d'autres aspects de la vie quotidienne comme l'éducation et le travail. Par ailleurs, leur langue traditionnelle peut jouer un rôle différent de celui des langues plus courantes : il peut s'agir d'une façon d'exprimer l'identité des locuteurs d'une collectivité... de renforcer les liens familiaux, de maintenir des relations sociales ou de préserver les liens historiques...¹⁰. Une étude approfondie sur les valeurs et les attitudes des jeunes Inuit relativement à l'inuktitut et à l'anglais a révélé que la plupart de ces jeunes, même ceux qui se trouvaient « bons » ou « excellents » en inuktitut, ont fait part de leur inquiétude de perdre leur capacité de bien parler l'inuktitut à

force d'utiliser et d'entendre l'anglais plus souvent¹¹. Beaucoup d'entre eux déclarent parler davantage en anglais que lorsqu'ils étaient enfants. Par ailleurs, de nombreux jeunes associent l'inuktitut à leur identité, connaissance traditionnelle et culture; pour certains, la perte de l'inuktitut peut fragiliser leur sentiment d'appartenance, provoquant des sentiments de marginalisation et d'exclusion. Alors que les jeunes font un effort concerté pour utiliser l'inuktitut dans leurs activités quotidiennes, ils ressentent également le besoin d'un soutien de la famille, de la collectivité et du milieu scolaire, afin d'avoir des occasions de l'apprendre, de l'entendre et de l'utiliser.

Résumé

Même si la majorité des locuteurs de langue autochtone apprennent leur langue comme langue maternelle, de nombreux facteurs contribuent à l'érosion de la transmission intergénérationnelle des langues autochtones, dont la migration croissante entre les collectivités autochtones et les villes, les mouvements en direction et en provenance des réserves, les mariages linguistiquement mixtes, l'influence prépondérante de l'anglais et du français dans la vie quotidienne, et l'héritage négatif laissé par le régime des pensionnats¹². De plus, pour la plupart des enfants autochtones, les conditions « idéales » d'acquisition d'une langue maternelle

autochtone — avoir deux parents de langue maternelle autochtone et résider dans une collectivité autochtone — ne sont pas toujours possibles.

Ces pressions et les données démographiques accroissent la probabilité qu'une proportion importante de la prochaine génération de locuteurs de langue autochtone soit formée de locuteurs de langue seconde. Chose plus importante encore, toutefois, ce sont le désir et l'intérêt d'apprendre les langues autochtones aujourd'hui qui contribueront à influencer la croissance des générations futures de locuteurs de langue autochtone, tant les apprenants de langue maternelle que ceux de langue seconde.

The logo for TSG (Trends in Social Groups) features the letters 'TSG' in a bold, white, sans-serif font, centered within a red, stylized shape that resembles a speech bubble or a drop with a tail pointing to the right.

Mary Jane Norris est gestionnaire principale de recherche à la Direction de la recherche et de l'analyse de Affaires indiennes et du Nord Canada.

1. Les données de 2001 sont les plus récentes disponibles au moment de la publication. Les données sur les langues du Recensement de la population de 2006 seront diffusées en décembre 2007.
2. Une partie de la baisse de 1996 à 2001 est aussi attribuable à la tendance croissante des personnes s'identifiant comme Autochtones. C'est particulièrement le cas chez les personnes de tradition métisse, dont très peu déclarent pouvoir parler une langue autochtone. Voir *Peuples autochtones du Canada : un profil démographique, Recensement de 2001, Série « Analyses », Recensement de 2001, produit 96F0030XIF2001007* au catalogue de Statistique Canada.
3. Rapport de la Commission royale d'enquête sur les peuples autochtones, 1996, *Vers un ressourcement*, vol. 3 et *Perspectives et réalités*, vol. 4, Ottawa, Approvisionnement et Services Canada.
4. Patrimoine canadien. 2005. Le début d'un temps nouveau : premier rapport en vue d'une stratégie de revitalisation des langues et des cultures des Premières nations, des Inuits et des Métis. Rapport présenté à la ministre du Patrimoine canadien par le Groupe de travail sur les langues et les cultures autochtones, juin 2005, Ottawa, n° CH4-96/2005 au catalogue; Chandler, M.J. 2006. « Cultural continuity in the face of radical social change: Language preservation as a protective factor against suicide in First Nations youth », University of British Columbia. Document présenté à la conférence Raising our Voices Language, Cornwall, Ontario, 15 août 2006.
5. Calculs fondés sur les données du Recensement de 1996. Norris, M.J. et L. Jantzen. 2002. Affiche et présentation PowerPoint intitulées *De génération en génération : survie et préservation des langues autochtones du Canada au sein des familles, des collectivités et des villes*, Affaires indiennes et du Nord Canada et Patrimoine canadien.
6. Norris, M.J. 2006. « Aboriginal languages in Canada: Trends and perspectives on maintenance and revitalization », *Aboriginal Policy Research: Moving Forward, Making a Difference*. Publié sous la direction de J.P. White, S. Wingert, D. Beavon et P. Maxim, Toronto, Thompson Educational Publishing.
7. Norris, M.J. 2003. « From generation to generation: survival and maintenance of Canada's aboriginal languages within families, communities and cities », *Maintaining the Links : Language, Identity and the Lands*. Actes de la 7^e conférence de la Foundation for Endangered Languages, Broome, Western Australia, du 22 au 24 septembre 2003.
8. Norris, M.J. et K. MacCon. 2003. « Aboriginal language, transmission and maintenance in families: results of an intergenerational and gender-based analysis for Canada, 1996 », *Aboriginal Conditions: Research as a Foundation for Public Policy*. Publié sous la direction de J. White, P. Maxim et D. Beavon, Vancouver, UBC Press.
9. Ballard, A. et V. O'Donnell. 2006. *Enquête auprès des peuples autochtones de 2001 : rapports provinciaux et territoriaux — Population autochtone hors réserve*, produit n° 89-618-XIF au catalogue de Statistique Canada, Ottawa.
10. Crystal, D. 2000. *Language Death*, Cambridge University Press.
11. Tulloch, Shelley. 2005. « Inuit youth: The future of Inuktitut », Actes de la 14^e Inuit Studies Conference, du 11 au 15 août 2004, p. 285 à 300. Compilé par R.O. van Everdingen, Arctic Institute of North America, University of Calgary, Alberta, Canada. Disponible en ligne à <http://pubs.aina.ucalgary.ca/aina/14thISCProceedings.pdf>.
12. Castellano, B. et M. et L. Archibald. 2007. « Healing historic trauma: A report from the Aboriginal Healing Foundation », (www.ahf.ca), *Aboriginal Policy Research: Moving Forward, Making a Difference*, vol. 4. Publié sous la direction de J.P. White, S. Wingert, D. Beavon et P. Maxim, Toronto, Thompson Educational Publishing.